

# Sillages d'Océanie

Revue littéraire de l'Association des écrivains de la Nouvelle-Calédonie

2019

## Les Autres



Association des écrivains  
de la Nouvelle-Calédonie

Sillages d'Océanie  
2019

Les Autres



# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Environ 159 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

<b>Présentation.....</b>	<b>4</b>
<b>Nouvelles.....</b>	<b>8</b>
L'allée de fruits à pain.....	10
Les amis retrouvés.....	16
Bonjour, tout le monde ! .....	28
L'autre.....	32
Le Jour où le ciel s'est déchiré... ..	35
<i>Glossaire.....</i>	<i>44</i>
Eh l'autre ! Y's'prend pour qui ? .....	47
Invasion.....	52
Les autres.....	57
<b>Fictions historiques.....</b>	<b>61</b>
Jouer au Blanc.....	63
L'immigré.....	69
Le travail rend libre.....	76
<b>Essais – Réflexions.....</b>	<b>81</b>
Open space, open stress ? .....	83
Aie confiance ! .....	88
Autrui, moi et les Autres.....	91
<b>Poésies.....</b>	<b>96</b>
L'au-delà de l'autre.....	98
Notous et faucons.....	106
<b>Témoignages.....</b>	<b>110</b>
Quand les Autres sont... comptés. 112	
Les Nouz'autres... ..	117
<b>Théâtre.....</b>	<b>122</b>
L'enfer, c'est les Nouz'autres.....	124
Le monologue d'Ataï.....	132

Responsable d'édition : Nicole Isch pour Écrire en Océanie.

Mise en page, publication et diffusion : Éditions Humanis.

Illustration de couverture : *Les Autres*, Bernard Billot.

ISBN des formats numériques : 979-10-219-0411-8

ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0412-5

ISBN autres distributions : 979-10-219-0410-1

All rights reserved. Tout droit réservé pour tout pays. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Présentation

Bernard Berger

## Présentation

Bernard Berger

« L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible », écrivait en 1920 le peintre Paul Klee dans sa théorie de l'art moderne.

L'art d'écrire serait donc celui de rendre visibles à d'autres les réalités captées par un être humain particulier.

S'il est un thème inhérent à la littérature, celui des « Autres », tel un fantôme, hante depuis toujours les livres et leurs auteurs sans que la forme qu'il prend soit toujours perceptible.

Je ne parle pas, ici, des œuvres dont leurs auteurs veulent faire croire qu'elles révèlent ce fantôme d'un point de vue philosophique. Ainsi, Jean-Paul Sartre, dans sa pièce de théâtre *Huis clos*. Car, même là, le philosophe est obligé de rappeler aux autres, lecteurs et critiques, le sens des derniers mots de sa célèbre tirade « l'enfer c'est les autres » :

« *L'enfer c'est les autres* a toujours été mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'étaient toujours des rapports infernaux. Or c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont au fond ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes [...] Quoi que je dise sur moi, toujours, le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente en moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui. Et alors, en effet, je suis en enfer [...] Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres. » *Un Théâtre de situations*, Paris, Gallimard, 1973.

Un auteur, aussi talentueux soit-il, ne maîtriserait donc pas le rapport avec ce fantôme errant au travers de l'architecture de ses écrits.

Mais le point de vue philosophique, psychanalytique, politique ou social n'est pas littérature en soi. Donc ce n'est pas là que se glisse notre fantôme.

La littérature est un art avec ses possibles et ses contraintes. Poésie, théâtre, roman s'écrivent avec le pluriel des anciens qui les ont fait apparaître, et avec la singularité des contemporains de tout temps qui en perpétuent les rites.

Tous les écrivains-artistes sont exposés à la réalité du support qu'ils ont choisi parmi les modes d'expression de leur temps et de leur culture. Le vocabulaire, la grammaire ou le style en sont la matière première qu'ils vont manipuler en respectant ou en triturant des règles littéraires communes à l'ensemble du système de la société d'où elles ont émergé.

C'est sans doute dans ses choix et peut-être même uniquement dans ses choix des règles, consciemment opérés ou non, totalement maîtrisés ou non, en adhésion avec un grand nombre de lecteurs ou non, que l'écrivain découvre le fantôme de son texte : l'autre, qu'il rend visible, cet autre qui est lui-même avant que son texte devienne lisible au lecteur.

« Je est un autre » avait formulé Rimbaud dans une lettre du 15 mai 1871 à Paul Demeny.

Les auteurs qui se sont regroupés au sein de l'Association des écrivains de la Nouvelle-Calédonie proposent, dans ce numéro du magazine *Sillages d'Océanie*, de rassembler leurs textes issus de ce thème commun : « les Autres ». Chacun à sa façon, puisqu'il ne saurait y avoir d'école calédonienne dans la littérature actuelle, ni dans le style ni dans le fond. Des

écritures singulières réunies dans un ensemble qui permettra au lecteur de passer d'un point de vue à l'autre.

# Nouvelles

Nicole Chardon-Isch

Nicolas Kurtovitch

Hamid Mokaddem

Firmin Mussard

Frédéric Ohlen

Papou

Roland Rossero

Bernard de la Vega

## L'allée de fruits à pain

Nicole Chardon-Isch

Penché sur le petit potager près du poulailler, Raoul s'attelait à arracher les lianes traçantes qui couraient sur le sol récemment désherbé ; il était excité et préoccupé. Aurait-il le temps de remettre, en trois jours, le jardin de son grand-père en ordre ? Il ne lui restait que trois jours, trois jours avant le grand saut vers l'inconnu, vers la Nouvelle-Calédonie. On était en 1958, le contexte économique morose épuisait les esprits et taraudait les cœurs ; comment survivre à la crise sucrière qui affamait les familles ? Comment se projeter dans l'avenir quand les usines à sucre et à rhum, jadis pourvoyeuses d'emplois, fermaient inexorablement les unes après les autres ?

Raoul était perplexe, mais sa décision était prise. Un avenir meilleur l'attendait sur ces terres australes, nouvel Eldorado avec le boom du nickel. Nombre de Martiniquais étaient déjà partis en quête de fortune, nouveaux aventuriers du XXe siècle. Un cousin s'était installé et, devenu contremaître dans l'usine du Sud, il avait acquis une maison et vivait confortablement sur les contreforts de Païta. Ce n'était plus la misère et l'angoisse des lendemains, mais une situation sûre, enviée, confortée par des activités associatives faisant revivre la culture antillaise. Les photos envoyées par ce cousin et les récits alléchants l'avaient convaincu ; Lisa, sa femme, et lui-même en étaient à leur quatrième enfant, il n'était pas question de continuer à vivoter alors que l'appel de l'Ailleurs, prometteur, se présentait.

Raoul partit seul ; si le Bon Dieu le permettait, il ferait venir femme et enfants en Nouvelle-Calédonie. Embarqué sur *Le Calédonien*, il franchit la ligne de changement de date, admira les ouvrages d'art du canal à Panama et débarqua à Nouméa. Logé à la Vallée du Tir chez un camarade, il passa ensuite un mois chez son cousin au Mont Mou. Très vite ses talents de maçonnerie lui offrirent du travail, la pratique ne manquait pas, du Sud au Nord. Un jour, convié à une fête à Canala, il remarqua une jeune fille qui ne résista pas à son charme. Elle s'appelait Noëlla. Il portait beau, savait danser et jouer de l'harmonica et elle ne résista pas. Loin des yeux, loin du cœur, fut sa devise et il oublia un temps femme et enfants. Leur aventure passionnée dura trois bonnes années et il fut l'ami de la tribu.

Mais il était dit qu'il ne resterait pas ; quand il décida de repartir, il avait eu l'honnêteté, tardive, d'expliquer sa situation à Noëlla.

Ayant collecté suffisamment d'argent il retourna vers sa famille, à la Martinique. Il était marié et père de famille.

Restée à Canala, Noëlla donna le jour à une petite métisse, Micheline.

Micheline grandit dans le souvenir de son père ; elle l'aimait sans l'avoir jamais connu, mais son souvenir, alimenté par les récits maternels, par la présence fugace de Martiniquais volages venus vivre d'éphémères aventures avec les filles kanak naïves, la hantait. Elle avait conscience d'appartenir à un autre monde, d'avoir un pied dans un ailleurs mystérieux, mais sa frustration affective et identitaire la tourmenta durant son enfance et son adolescence.

Au lycée de Nouméa, Micheline bénéficiait du Juvénat et logeait dans le foyer près du collègue Georges Baudoux. En classe de seconde elle tomba un jour nez à nez avec une fille brune, coiffée de tresses, une Doudou comme on appelle ici les Antillais.

— Tiens, je ne t'ai jamais vue, fit celle-ci.

— J'arrive de Canala, répondit Micheline.

— Tu t'appelles ?

— Micheline. Et toi ?

— Josette Renard.

— Renard ?

— Ben oui !

— C'est le nom de mon père ; il s'appelle Renard ; mais il est rentré à la Martinique quand j'étais toute petite.

— Tu n'as plus de nouvelles ? Quel est son prénom ?

— Raoul. Raoul Renard.

— Mais c'est mon Tonton ! C'est le cousin de mon Papa ! Quelle coïncidence !

Ainsi, par un hasard de circonstances, Micheline retrouva la trace de son père, s'enquit de son adresse et lui écrivit. Un mois après, il lui envoya une carte postale et promit de revenir. Il se souvenait bien de sa petite Kanak, mais il avait des obligations. Un jour, ils se reverraient. Elle attendit plusieurs années dans la plus grande confusion et la plus grande incertitude.

Elle se maria avec un métis kanako-martiniquais, Édouard ; son homme, habile sculpteur, perpétuait le savoir ancestral. Chambranles épanouis, trophées ornés d'animaux totémiques n'avaient pas de secret pour lui. Mais voilà, il buvait, et ramassant sa marmaille les jours de beuverie, elle prenait la tangente et s'enfuyait dans les brousses pour échapper à la violence d'Édouard. Une fois dessoûlé, il était doux comme un agneau. Dans ces moments-là, elle l'adorait, son Édouard ! C'était son homme.

— Le sang appelle le sang, avait-on coutume de dire dans la tribu à leur sujet. Tous deux d'ascendance martiniquaise, ils ne pouvaient que se rencontrer, disait-on.

Tout aussi habile de ses mains, elle cousait des robes mission, recevait des commandes des associations et s'en sortait bien, ma foi. La pêche aux coquillages venait agrémenter l'ordinaire. Une fois par mois, elle allait à Nouméa livrer sa commande à une Vietnamiennne qui tenait un magasin de confection.

C'est précisément un après-midi de janvier, alors que la canicule sévissait et que les collines de Thio brûlaient, que sa vie aborda un grand tournant ; assise sous le faré central elle vit accourir une de ses filles :

— Maman, téléphone !

— Allo, oui ?

— Micheline ? C'est Monique, la présidente de l'association des Antillais. Nous recherchons des métis martiniquais pour témoigner de leur vie et participer à un échange culturel. Nous avons entendu parler de vous et de votre mari. Peut-on se rencontrer ?

Surprise, elle accepta un rendez-vous le jeudi suivant à Nouméa.

La rencontre eut lieu chez Monique, à Tina. Installés depuis 1945 à Nouméa, ses parents étaient devenus de véritables Calédoniens. Ces citoyens s'étaient investis depuis des dizaines d'années dans la diffusion de la culture antillaise : l'enseignement de danses folkloriques, l'organisation d'ateliers de cuisine, l'accueil de nouveaux compatriotes et l'organisation de festivités telles que Noël ou Carnaval les avaient fait connaître et apprécier sur le territoire. La Journée Créole était célébrée à la bibliothèque Bernheim ou au musée, face au Mwaka, drainant autant d'Antillais que de curieux venus d'autres communautés. Cette association savait faire la symbiose sociale et activer le Vivre ensemble.

Justement, un grand projet culturel était en passe d'aboutir et Monique, habile au montage des dossiers, venait d'obtenir un financement des autorités pour un jumelage et un rapprochement entre la Martinique et la Nouvelle-Calédonie. La communauté de Saint-Louis, historiquement métissée de Réunionnais et d'Antillais venus partager leurs compétences sur le rhum, avait créé une langue de contact, le tayo, de grand intérêt pour les chercheurs, linguistes et sociologues. Cette communauté, au cœur du projet, recherchait des métis kanak pour être du voyage, tisser des liens, apporter leurs témoignages et leurs savoir-faire.

Quelle opportunité pour Micheline et Édouard ! Ils allaient enfin connaître une part d'eux-mêmes.

Sur le tarmac de l'aéroport Aimé Césaire, la chaleur humide lui sauta au visage. Cet inconfort n'était rien face aux sentiments divers qui l'agitaient : bonheur, doute, appréhension. Accompagnée de son mari et de toute la délégation calédonienne, elle devait présenter un défilé de couture et présenter la robe mission ; les semaines précédentes avaient été denses et riches en travaux et démarches. Mais voilà, ils étaient rendus, elle était si proche du but, revoir son père ! Angoissée, elle se demandait :

*N'aime-t-il pas ses enfants légitimes plus que moi ? Quel accueil vais-je recevoir de la famille, et surtout de son épouse, moi la bâtarde de Canala, si longtemps oubliée ?*

Un éclat de soleil, un sourire salvateur, il était là, bras grands ouverts.

— Viens, je te présente mon épouse.

— Bonjour, Madame.

— Appelle-moi Lisa ; j'ai entendu parler de toi et de ta maman, mon mari m'a tout raconté. Voici mes filles, tes sœurs : Dina et Danièle.

— Embrassez-vous.

— Je suis contente d'avoir des sœurs, de mettre des noms sur la famille de papa.

Micheline trotte avec son père dans la bananeraie de Chalvet, entre mer et montagne. Elle redevient petite fille et, aux anges, écoute les explications du vieil homme ; à son retour de Nouvelle-Calédonie il est devenu guide touristique ; sa voix et son regard disent la fierté d'avoir retrouvé sa fille. Ce matin-là, il tenait à lui montrer les curiosités de l'habitation. Les regrets étaient loin et les blessures du passé envolées. Il avait surtout obtenu le pardon de sa famille et celui de sa fille kanak.

Une allée de fruits à pain donnait royalement accès à la propriété et en ouvrait les fastes ; depuis la rue, sa splendeur indiquait la puissance du béké, descendant de colons esclavagistes, et éblouissait les visiteurs. Les premiers plants, importés de Polynésie sur l'île de la Jamaïque en même temps que les châtaigniers, servaient à nourrir les esclaves. Un botaniste avisé, rescapé de la mutinerie du *Bounty*, en prit grand soin et le fruit à pain essaima dans toute la Caraïbe.

— Y a-t-il d'autres allées comme celle-ci ? demanda Micheline.

— C'est la dernière de l'île ; aujourd'hui les propriétaires font pousser des cocotiers ou des palmiers multipliant, tout aussi majestueux, dans l'allée royale. Les pavés sont authentiques et le nouveau propriétaire a pris soin de doubler l'allée par une route goudronnée, pour la préserver.

— C'est juste une allée piétonne ?

— En effet, c'est un témoignage historique unique, et l'autre route parallèle permet aux engins agricoles de circuler sans dommage.

— Est-ce qu'ils entretiennent les arbres ?

Elle était curieuse de tout découvrir et surtout de profiter du savoir de la figure paternelle tutélaire. Elle était émerveillée par la bananeraie et les nombreuses variétés de cette herbe géante. En Nouvelle-Calédonie, elle ne connaissait guère que la banane dessert et la poingo ; le sol riche en minerais de son pays ne se prêtait guère à la plantation extensive de bananiers. Que de nouveautés sur cette île petite comme Lifou !

— Pas d'entretien sur l'arbre à pain ; certains sont bicentenaires et se reproduisent par stolons, se glissant plusieurs mètres plus loin. Pas d'élagage non plus. Les cyclones s'en chargent et puis, quand une branche arrive à maturité, elle tombe.

— De quand date cette allée ?

— De 1792. En 1974, le propriétaire transforme l'habitation en bananeraie.

Et tout devint plus simple. En remontant l'allée de fruits à pain, encore altière en dépit des siècles, en faisant claquer ses talons sur les pavés d'époque, elle ressentit l'allégresse des enfants gratifiés par la reconnaissance. C'était leur anabase et la réconciliation avec un part

occultée de leur histoire. Certes, Édouard ne connaissait pas son père, mais le père de Micheline devint le sien, et ce voyage initiatique des époux kanak aux Antilles eut le retentissement identitaire d'une remontée aux sources.

## Les amis retrouvés

Nicolas Kurtovitch

Un matin  
L'armée s'organisa  
Plus de cent mille hommes  
Ils vinrent de toutes parts avec armes et bagages  
Et se mirent aux ordres  
L'armée partit en campagne pour de longs mois  
Elle remporta la victoire  
Avec réserves  
Puis elle revint  
On s'organisa alors dans les villages  
Sur les collines  
Au château et près du fleuve  
Attendant la riposte  
Qui ne survint que bien plus tard

Le matin  
On vient le chercher  
Il rejoint la caserne  
Les jours passent à ne rien faire  
Il fait attention au paquetage  
Il apprend quelques rudiments de la guerre  
Celle-ci n'est pas en vue  
Pourtant il faut être prêt  
Affirme-t-on

Il pense à sa famille  
Que font-ils tous  
Le soir il s'endort en leur parlant  
Les contacts véritables sont interdits  
Autour de son lit douze autres lits sont occupés  
Une lampe diffuse une lumière chétive toute la nuit  
Ce temps va cesser  
Bientôt

Un soir  
Le camion le déposa chez eux  
La période de défense se terminait  
Pour un temps

La victoire déjà lointaine n'avait pas suffi  
Il fallut s'organiser de nouveau  
Et rassembler tous les hommes  
Beaucoup allaient souffrir  
Beaucoup allaient mourir  
Les blessures seront insupportables  
Un grand nombre commettront des actes  
Répréhensibles  
Les plus vils comportements deviendront  
L'essentiel  
Des hommes engagés  
La vilénie prendra de nombreux aspects  
Celle des officiers qui ne combattaient pas  
Celle des ministres responsables  
Ne seront pas les moins abjectes

Ce jour-là il se tenait derrière un fourré  
Loin de son unité

Attendre pendant des heures  
Sans savoir vraiment pourquoi  
Des tirs avaient été entendus  
Chacun faisait ce qu'il devait  
Lui  
Tout en pensant à sa maison  
Se tenait là  
Prêt à se défendre  
Ne pas mourir son devoir  
Vis-à-vis de sa famille  
Ceux qui comptaient sur lui  
Sa détermination son savoir-faire

Il ne bougea pas un seul de ses membres  
Des heures durant  
Ni ne s'endormit une seule seconde  
Il était là, seul, mais beaucoup lui tenaient compagnie  
Le soir vint  
Il entendit bouger  
Devant lui un autre bosquet l'inquiétait  
Quelqu'un s'y dissimulait  
Peut-être  
Ce bruit il ne l'identifiait pas.  
Ce pouvait être un animal tout simplement  
Ignorant de la bataille des hommes  
Il irait à petits pas d'un fourré à un autre  
En quête de nourriture ou de solitude  
D'une partenaire éventuellement  
Ce pouvait être un gros lézard  
Indifférent  
Nonchalant

Ce pouvait être le vent  
En quête d'un abri où se renforcer  
Ressurgir plus loin  
Détruire les instruments de mort  
Il se prenait à divaguer

Le bruit revint avec plus de force  
Et de précision  
C'était le son que fait une jambe  
Lorsqu'elle se déplace au sol et frôle la terre  
Balayant au passage quelques brindilles  
Des feuilles mortes peut-être humides  
À la mélodie plus étouffée  
Mais il n'y a plus de mélodie en ces temps  
De survie  
Plus de senteurs de fleurs non plus  
Se dit-il non c'est un homme  
Un combattant de l'autre bord  
Vient-il me tuer s'approchant silencieusement  
Presque sans bruit je l'ai entendu  
La peur l'a contraint à se cacher  
Ne pas révéler notre présence  
La règle d'or en cas d'isolement loin  
De son unité faut attendre l'arrivée des autres  
Éventuellement  
La même règle lors d'une garde de nuit  
Mais celui-là avait commis une erreur  
Il recommençait.  
Une jambe sur la terre  
Un bras qui suit le mouvement  
Le fusil qui suit le bras

Je sais exactement qui il est  
Il est comme moi inquiet de la solitude  
Dans son propre fourré  
Moi je n'ai fait aucun bruit  
Non aucun bruit  
J'en suis presque certain  
Mais je respire  
Trop fort m'a toujours dit mon frère  
Lorsque nous dormions le soir  
Dans la même chambre

À cet instant il sut  
L'autre savait sa présence  
Le combat aurait lieu

Il entendit un autre son étrange  
Comme une voix comme un chuchotement  
Une mélodie un chant  
L'autre essayait de chanter  
Attirer mon attention me distraire  
Cette chanson je la connais  
Je l'ai chantée tant de fois pour le plaisir  
Des parents des amis des passants  
Il écoute la chanson  
Il comprend que l'autre va parler  
« Eh, m'entends-tu ? »  
C'est la guerre c'est un ennemi  
Je ne comprends rien à ce qu'il dit  
Je n'entends pas sa chanson  
J'ignore son visage et son histoire  
Il essaie de se convaincre  
Mais il n'y parvient pas

La fatigue certainement atténuée sa conviction  
Il croit de moins en moins  
Il sent qu'il souhaite dormir  
Le doux contact des draps avant  
Celui de sa femme  
Les bruits familiers de la maison  
Ceux du dehors les oiseaux  
Il se souvient des oiseaux  
À chaque heure du petit matin  
Son chant d'oiseau  
Il se souvient  
Nul besoin d'horloge le petit matin  
Les oiseaux disent les heures  
Oui il veut se lever se réveiller  
Quitter le fourré sa cachette laissée là  
Le barda militaire  
La fatigue et la chanson si bien entonnée  
Ont réveillé sa conscience  
Sa sensibilité son amitié  
« Que veux-tu ? »  
« Sauve-moi ! »  
« Qui es-tu ? »  
« Peut-être un ami, je suis comme toi »  
« Es-tu un ennemi ? »  
« On te l'a dit ainsi ? »  
« Dis-moi la vérité, es-tu un ennemi ? »  
« Je le suis, et je ne le suis pas ! »  
Il ne répond pas il écoute  
Une autre phrase qui ne vient pas  
Il attend une précision quelque chose  
Qu'il puisse accepter l'improbable

Mais rien ne vient  
Aucun bruit aucun son  
Ni chant ni raclure sur le sol spongieux  
Ce sol qui a trahi la présence de cet autre  
Alors à son tour il se lance  
« Que veux-tu ? »  
« Je te l'ai dit, sauve-moi ! »  
Il doit être blessé se dit-il  
Parler ne servira à rien  
Il rassemble son corps et s'accroupit  
Toujours à l'abri l'entraînement  
À eu du bon savoir comment se comporter  
Comment se préserver, mais là  
Le règlement interdisait ce qu'il envisageait  
Tant pis sa blessure doit être grave  
Pour qu'il se découvre ainsi  
S'expose à moi dont il ne connaît  
Ni le visage ni le tempérament  
Je pourrais à mon tour le piéger  
Remplir mon devoir  
Nous avons la victoire pourquoi  
Sont-ils revenus nous combattre  
« J'arrive ! » dit-il  
« Ne bouge pas ! »  
Faisant taire ces voix belliqueuses  
« Je ne risque pas de bouger, à peine une jambe.  
Je vais mourir ! »  
« Non je suis presque à toi ! »  
« Il est trop tard je n'ai bientôt plus de sang. »  
« Comment le sais-tu, es-tu médecin ? »  
« Non je suis soldat, nous savons ces choses. »

« Oui » il se tut  
Juste avant de le rejoindre  
Le voir et admirer son visage le saluer  
Toucher ce corps  
Identique au sien il ne peut en être autrement  
Il lui affirma  
« Je vais te sauver ! »  
Avant de partir au front  
Une trousse rudimentaire de soin  
Accompagne l'arme et les rations  
Cela devait suffire au soldat blessé  
Sinon il mourrait  
En l'emmenant de sa maison  
On lui avait décrit ainsi  
En deux mots  
Le lot du combattant  
La guerre n'aurait pas dû  
Ni avoir lieu ni être envisagée

Le soir est là  
Plus que le crépuscule  
Presque la nuit  
On ne voit plus rien  
Sinon ce visage nouveau  
« Me voici. »

Il voit le sang  
À petit bouillon il sort de la cuisse  
L'artère, mais elle n'est pas sectionnée  
Sans espoir  
« Je peux mettre un pansement  
Te faire un garrot. »

Mais ensuite  
Il pense à l'évacuer  
L'armée soigne tous les blessés  
Les ennemis aussi  
« Non ! » dit l'autre « je ne souhaitais que parler  
Avant de mourir.  
La mort me fait peur, ta présence va m'aider. »  
Il ajoute que la mort est le lot  
Du soldat  
Ce n'est pas le sang d'un soldat qui s'échappe  
Un homme

D'où vient la blessure il n'y a eu aucun coup de feu  
Lui n'a pas tiré  
Un autre guetteur quelque part  
« Je suis là depuis deux jours » dit l'autre  
« As-tu des enfants ? »  
La conversation s'engage  
Ils pourraient être au café  
Dans un parc ou bien déambuler le long d'une jetée  
Ou être le voisin avec qui il prend un verre  
« Ma femme se nomme Sara »  
Ainsi de suite chacun se raconte  
Une amitié toute simple  
Celle-ci n'est pas dans le manuel  
Les corps se détendent les voix sont libres  
Il y a des sourires l'oubli du lieu  
La vie  
Un bruit les surprend entre deux phrases  
Tous les animaux ont fui  
C'était inéluctable

Un soldat a entendu leurs voix  
C'était bien leurs voix indistinctes  
Un messenger porte l'information au responsable  
Des ennemis sont tout proches  
Il ne sert à rien de s'époumoner  
Dire qu'on est amis  
Avec un blessé  
On peut en faire un prisonnier  
La guerre finira  
Il rentrera chez lui peut-être  
Si on le soigne immédiatement  
Il hurle  
Son ami tenu dans les bras  
L'artillerie est bien orientée  
Les ordres sont prioritaires  
En temps de guerre

Le terrain est dégagé  
Ça s'achève ainsi  
Plus un arbre plus un fourré  
La terre est à nue  
Trois-quatre monticules de bois de branches  
De pierres et d'os sont là  
Indistincts  
Des corps sans doute

Un matin  
Elle prit fin  
Une victoire  
Avec réserve  
L'armée se réorganisa

Pour un temps de paix  
Elle s'organisa en prévision de la riposte  
Qui ne manquera de survenir  
Quelques hommes étaient retournés chez eux  
On les rappellera en temps utile

Les morts sont pleurés  
Les corps rendus  
Quelques corps inconnus  
Sont ensevelis bien en ordre

Les corps déchiquetés ne sont pas rendus.

# Bonjour, tout le monde !

Hamid Mokaddem

Ils casent, cochent, font dire ce que je dois dire et faire, et décrètent qui je suis. Ils m'obligent à me mettre dans leurs catégories. Les épagneuls me veulent dans leur meute contre les pit-bulls. Les canidés pactisent avec les ennemis d'hier : les siamois. Les insidieuses séductrices infiltrent les bandes rivales. On y susurre de sounois stratagèmes. Chefs cruels et aguerris, cadres, hiérarques, militaires, tous les zélés fonctionnaires sont ciblés par les ennemis de l'intérieur qui missionnent leurs appâts sexuels. Rondeurs des robes empourprées et sveltes allures félines captivent les désirs des manipulateurs transformés en vulgaires pions. Les jeux des séductions provoquent discordes et jalousies. La tension politique circule à travers l'épaisseur de la société.

Voici cinquante ans qu'un pacte civil a été signé entre la Roumi, ancienne puissance souveraine centralisatrice, et les deux hégémonies rivales, les Mandchores et les Kaldives, et que la nation ne cesse de se diviser et le territoire d'être découpé et recomposé en provinces. L'ancienne puissance administrante transfère sa souveraineté. Les organisations internationales et toutes les tutelles voisines, ayant sous leur coupe les dernières ou anciennes colonies de l'Océan, considèrent l'accord en chef-d'œuvre exemplaire. Les ethnies kaldives, transplantées depuis quinze mille années, allèguent histoires anciennes et préhistoire millénaire et revendiquent le droit du sol et du premier occupant. Les Kaldives mobilisent généalogies, cosmogonies, cosmologies et étayent leurs hiérarchies en usant des mythologies. Ils situent leur place dans l'ordre de la création de l'univers après les plantes endémiques et les espèces animales terrestres et sous-marines. L'exercice de la pleine souveraineté leur revient à eux, peuple originel, présent ici bien avant l'arrivée des Mandchores, il y a un millénaire. Les Mandchores managent les rouages économiques. Ils valorisent ce pays et l'ont fait sien. Habiles en calculs stratégiques, ils ont la mainmise sur les gangs, meutes et hordes indociles. Ils maintiennent la paix civile. Par la discipline militaire, ils transforment les meutes en milices nationales. Les usages légitimes de crimes organisés commandités sont rémunérés par les juteux salaires ponctuels, primes et prébendes, emplois fictifs, attributions de logements luxueux, divertissements et autres promesses de bonheur.

Le contrat social a divisé le territoire en cinquante provinces. Les limites sont renégociées à chaque élection. Les Kaldives majoritaires, au nom de leur ancienneté, ont décrété que le nom de la nation sera Kalédive. Les pouvoirs équilibrés ont redistribué les titres des ressources naturelles et réparti les responsabilités : aux Kaldives, la diplomatie et les relations extérieures ; aux Mandchores, les rouages économiques et l'import-export. Excentrée, la Roumi conserve cependant le contrôle des fiscalités et taxes indirectes. Les codes des transactions et des plus-values sont planifiés. Banques, zones portuaires, industries pharmaceutiques, technologies militaires, surveillances douanières et policières, les secteurs clés sont partagés d'un commun accord. Les analystes parlent de gouvernementalité par deux pays. En fait trois, si on y ajoute la présence souterraine de Roumi.

Les modèles des familles ordonnent les règles matrimoniales et parentales pour anticiper les risques de séditions. Les politiques démographiques construisent les classes intermédiaires. Composées par les mariages mixtes, les familles en zones urbaines modèrent les guerres civiles. Les interdépendances empêchent tout ethnocide. La paix civilisée va de pair avec les pouvoirs coutumiers. Les incessants échanges ritualisés de femmes et d'enfants nouent des alliances entre groupes et vivifient les scansions, véritables poumons de la cohésion sociale. Les générations de Kaldives et Mandchores sont éduquées et nourries par ces pratiques. Glorifiée par les experts, la coutume constitue l'emblème identitaire national. Négociations, palabres, dissensus, consensus, guerres civiles, conversions abreuvent les

abondantes littératures juridiques et scientifiques. Les fonds des bibliothèques regorgent de thèses, mémoires et décrets sur la coutume.

Aux scientifiques s'ajoutent les artistes. Les charmes des courtisanes et égéries sont portraiturés en figures mythologiques. Les artistes institutionnalisés et subventionnés s'évertuent à créer les peintures miniatures, romances et poésies qui rivalisent dans les joutes des concours rémunérés, pour faire les panégyries des puissants. Les subventions publiques servent aux communications qui célèbrent les icônes. Une norme du goût typifie les beautés en idoles patriotiques. Les vices deviennent des vertus et les vertus des vices considérés comme signes de faiblesse à mépriser.

Les rebelles à ces systèmes de pensée essaient de se faire oublier. Fondus dans la masse, ils pratiquent la discipline du silence.

Nowhere, issu d'une des lignées les plus anciennes, considère avec indifférence les hochets de ce monde vaniteux. Il participe, mais sans y prendre une part active, à ces duperies. Un des rituels des pouvoirs institués est le recensement ethnico-culturel des populations. Les technologues, choisis et nommés par les élites, contrôlent les populations. Nowhere, pour éviter d'être sollicité, se fait oublier : « Ils veulent me mettre par consentement forcé dans une de leurs catégories. »

Alors que les cieux commencent leur métamorphose aurorale, tandis que les oiseaux s'éveillent en gazouillant et que les premiers moteurs des véhicules se font entendre, Nowhere continue sa marche de noctambule dans les anses encore désertes.

Il pense aux raisons logiques qui produisent les inconséquences des mécaniques célestes sur le monde terrestre. Au livre lambda des métaphysiques, Aristote énonce que « la cause finale meut comme objet de l'amour ». Dieu, premier principe, cause finale et cause de soi, est narcissique. Il s'aime soi-même et se meut de par soi-même et ce mouvement sur soi meut le monde. Aucun rapport à l'autre, une souveraineté et indépendance absolues, l'autarcie. Nous autres, vivants humains, sommes nés interdépendants. L'amour, la haine, l'amitié, la joie, ces passions nous enchaînent les uns aux autres. Les êtres parlants se connectent entre eux à travers des réseaux d'échanges et d'obligations. Ainsi seul Dieu se meut sans être en rapport avec un autre que lui. Il n'existe pas de politique de la solitude. Pourtant, ce monde est voué à la corruption, à la naissance et à la disparition, à la guerre et à la paix. Ne vaut-il pas mieux et n'est-il pas plus sage de s'abstraire de ce monde en y étant présent ? Le rapport à l'autre ne doit-il pas être d'abord un gouvernement de soi ? Les êtres les plus belliqueux ne sont-ils pas ceux qui sont en dehors de soi, en dysharmonie, et ne projettent-ils pas leur désordre sur les autres ? « Changer l'ordre de son désir, plutôt que l'ordre du monde », Descartes exerce une prudente morale provisoire. Le monde irait mieux si les hommes savaient se tenir tranquilles plus de vingt-quatre heures seuls dans leur chambre. On est condamné à vivre avec autrui. Impossible de vivre excentré.

Les pensées de Nowhere furent vite brisées par les milices circulant de bonne heure. « Papiers, s'il vous plaît ! » Docile, il leur présente sa carte nationale de consultant des services de l'intérieur. « Désolé ! On se demandait ce que vous faisiez seul à cette heure-là ! Monsieur Nowhere, nous vous souhaitons une excellente journée ! »

Nous n'avons presque plus aucune intimité. Le privé empiète sur le public au point de priver de w.c. les sociétés. L'absence de liberté et d'intimité se mesure à ce trivial que nommait Antonin Artaud « une société sans chiottes ».

Au loin, face à lui, une jeune femme s'approchait gracile. Les deux miliciens l'arrêtèrent et effectuèrent le même contrôle. Elle poursuivit sa route.

Leurs yeux se rencontrèrent : « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais... », le vers d'*À une passante* trotta comme d'autres musiques intérieures. Nowhere se contentait de peu. Un battement de cils et, en émoi, son cœur battait la chamade. Oui, Dieu est amour. Les hasards et accidents de ce monde sont provoqués par des étincelles de lumière. Nous sommes sur fond de guerre de tous contre tous. Or, cette toile sinistrée est zébrée d'éclairs lumineux.

L'Autre radical, l'Autre de l'Autre, pas l'envers du Même, irradie par moments les éclats de l'effrayante beauté. Le double de la beauté, les icônes des cavernes, ce vers quoi concourt la majeure partie des désirs hait la beauté, promesse de bonheur. Nous sommes gouvernés par des êtres pulsionnels aux appétits de puissance démesurés. Nous n'avons aucune échappatoire si ce n'est celle d'une silencieuse création. Le silence de l'*impublicité* pour forcer la langue.

Le jour, maintenant, sort de la nuit obscure. Nowhere se dirige vers les services pour son travail quotidien. Il doit revêtir l'habit du fonctionnaire. Être un autre parmi les autres, devenir autre pour être soi-même et décliner une identité conforme aux attentes du monde. La meilleure façon d'être imperceptible est d'être le plus poli possible et se conformer aux rites et mœurs du monde.

Nowhere entre dans le monde des autres. Ouvre la porte du bureau. Bonjour, tout le monde !

## L'autre

Firmin Mussard

Il avait reçu de lui une description sommaire et une mauvaise photo, en basse définition, qu'il avait stockée dans la mémoire de son smartphone. Mais surtout, le chef de groupe lui avait indiqué le point à partir duquel, tout en demeurant lui-même à couvert, il pourrait le pister.

Les consignes se résumaient à deux mots : le neutraliser.

En cet instant, il prenait son temps — et, il devait se l'avouer, également son plaisir. La traque avait débuté à l'aube, à présent le soleil tassait les ombres et imbibait de sueur, à hauteur du bandeau, le feutre de son Akubra. Il se cala en appui sur la fourche d'un niaouli. La chaleur semblait écraser jusqu'aux sons. Une faible brise soufflait, dont il évalua la provenance et la vitesse, extrapola les fluctuations à l'arête de la colline.

L'autre, à l'approche de la crête, resterait à découvert durant plusieurs secondes.

Il savait qu'il n'aurait droit qu'à un tir. En contrebas du chemin qu'allait emprunter sa cible, des éboulis rocheux coiffant le moutonnement des arbres fourniraient à celle-ci un couvert efficace. Le temps de réarmer, l'ennemi aurait disparu de sa mire.

Il le vit surgir dans celle-ci, et réalisa que, depuis le temps qu'il le pistait, il n'avait jamais distingué son visage. À l'écran, sur l'image prise légèrement en plongée, il avait cru noter des traits lourds, brutaux, un regard arrogant, la physionomie d'un homme hostile, paraissant mériter le sort qui lui était réservé. De loin, il n'avait vu qu'une silhouette trapue, vêtue d'un pantalon de treillis à motifs verts et ocre, d'un tee-shirt noir, d'une chemise kaki, chaussée de pataugas et coiffée d'un chapeau de brousse semblable au sien. Une barbe lui dissimulait le bas du visage, le reste, les rares fois où il s'était retourné, était demeuré dans l'ombre.

Maintenant, une fois réglée sa lunette, il pouvait le détailler : un homme dans la force de l'âge, comme lui, les traits quelconques, dénué de l'expression de hargne et de colère que, depuis plusieurs heures, il lui avait prêtée ; plutôt un mélange de fatigue, de détermination et d'incertitude, comme s'il se trouvait à bout et qu'il sentait confusément que la situation lui échappait. Il portait son arme en bandoulière, dont la sangle croisait celle d'une cartouchière. Le centre de cette intersection sur sa poitrine ne constituait un repère utilisable qu'à condition qu'il se tienne de face. Il revint sur son visage, y lut une soudaine inquiétude, le vit scruter la vallée, son regard balayant les arbres dans sa direction.

Il inspira à fond, affermit sa prise, inscrivit la tempe droite de l'autre au centre de sa mire. Il ne lui restait plus, à présent, qu'à crispier son doigt sur la queue de détente.

## Le Jour où le ciel s'est déchiré...

Appendice inédit au roman *Quintet*, IV, p. 141

Frédéric Ohlen

À Jean-Noël Schifano

« Le terme *Papalagui* signifie littéralement « Pourfendeur du ciel » et sert à désigner les Blancs. En cause, les voiliers sur lesquels les premiers Européens sont arrivés à Samoa, les Polynésiens prenant alors leurs voiles blanches pour des trous dans le ciel. »

*Drunkness Books*, 16 septembre 2014

Je me rappelle de la première fois. Le jour où le ciel s'est déchiré. Au début, on se dit ce n'est rien. Qu'importe la cicatrice. Ça va passer, Fidély, le ciel va guérir. Hélas, le ciel est comme moi. Il ne guérit pas. C'était un jour ordinaire. Avec juste assez de lumière pour bien voir. Trop de rayons, trop de reflets et l'œil se ferme. Le *waka* est entré à pleine vitesse dans la baie. Les dauphins l'accompagnaient, jouant dans son sillage, couinant de joie. Il était si haut. Toutes voiles dehors, il touchait le ciel.

Il en restait très peu à bord du bateau. À peine assez pour manœuvrer. Je les ai observés. À leur cou, des colliers, des médailles. Des lunes usées, grises. Des croix. Certaines, toutes simples, se balancent à des lacets noircis. D'autres, plus ornées, serties de perles. Mais toujours le même motif. Un homme mort. Cloué. Étrangement, ça les rassure, je crois. Ce cadavre. Cette agonie. Alors que leur pirogue fonce vers les hauts-fonds, cette forme, ils la redessinent sans cesse. Ils la signent. Sur leur torse. Entre leurs épaules. Une façon d'implorer le Sort pour vivre encore un peu. La plupart ont des armes, de longs piquants qui battent à leur côté. Des bottes épaisses. Des poches en peau de bête pour se protéger. Des crânes en métal poli. Je connais leur secret. Je l'ai vu dans l'œil des mouettes. Elles le crient à qui veut l'entendre. Leurs épées ne sont pas faites pour les poissons ni pour soi-disant se garder des monstres ou des abysses. Elles sont censées, les oiseaux l'assurent, plus volontiers trancher nos chairs, les embrocher. Si j'écoute les sternes et les hirondelles, si j'en crois les puffins et les albatros, les Peaux-claires sont connues. Sans merci. Elles n'ont qu'un but : répandre le sang, et rien ne peut les stopper, sinon ce mal qui les fait transpirer.

Pour s'arrêter, ils ont laissé pendre derrière eux leur crochet.

Ça n'a pas suffi.

On a entendu craquer les os du corail.

Descendre ? Aucun n'avait la force.

Ils sont très lourds. Trop de matière sur eux. Presque impossible de les porter, même en grattant leurs écailles. À terre, sous les palmes, ils sont contents. Un simple lit. De l'ombre. Des racines bouillies. De l'eau pour les rafraîchir. Voilà à quoi leur vie très brève se résume. Tituber quelques pas sur la plage. Écarquiller les yeux. Tomber.

Ils ont toujours trop chaud, vêtus qu'ils sont pour la guerre. Nus, ils paraissent encore plus terribles. Partout sur leur poitrine, des blessures, des morsures diverses. Chacun les scrute. Sourcils levés. Bouche ouverte. Et se demande pourquoi ces marques. Et qui leur cherche querelle.

Le vent s'est chargé du navire. Un seul cyclone a tout effacé. Il a mangé le *waka*. Le ciel a lissé ses plumes. Tout est redevenu comme avant. La mer étale. La lumière. La vie a repris son cours. La mer est sans mémoire. La tribu aussi. Alors ne leur demandez pas où leurs corps

reposent. Ceux-là ne s'intéressaient pas au bois ni aux vers de sable. Ils ont très soif. Sont si fatigués qu'ils tombent à genoux à la moindre occasion.

On les a mis ensemble. On les a couchés, du mieux qu'on a pu, dans un trou avec des pierres dessus. Dedans, on a tout jeté. Leurs épées et leurs casques. On les a bien serrés. Qu'ils aient quelqu'un à qui parler. Des gens comme eux pour se rappeler.

Heureusement, ils ne viennent pas souvent. Pour l'eau, la plupart du temps. Plus trop pour les filles. On les a cachées depuis. Elles ont leur village dans la montagne. Elles s'y réfugient dès que le ciel menace. *Bateaux en vue !* Courent dans le plus parfait silence. Ne font pas de feu.

Certains parmi nous, ceux qui n'ont jamais pactisé, incliné leurs têtes ni senti l'odeur des fusils, brandissent des lances. Non. L'eau tombe du ciel, coule librement. Elle est donc à tous. Et à personne. Les plus vieux savent. Comment se comporter. Les imiter à contrecœur, acquiescer. Cette eau-là, ils l'enferment ensuite, mettent autour des ceintures, puis la font rouler, la hissent sur leur pirogue. Le ventre du *waka* est grand. Elles dorment en lui, les rivières, privées de la piquête du soleil.

D'autres fois, ils viennent pour le bois. On en fait de grands tas sur la plage. Qu'il ne faut pas brûler. Surtout pas. Ça les met en colère. Se donner tout ce mal, pour ça. Quelques cendres. Parfois ils laissent des choses. Ou des gens. Les choses rouillent ou s'émoussent au bout d'un moment. Elles tombent en poussière, elles s'égarent. Les gens meurent plus vite. Alors, on les éloigne. On les met en lieu sûr. Les yeux fermés déjà, avec leurs rêves et leurs mains qui tremblent. Au plus près de la Terre des Morts. Il vaut mieux. Car ce qui les consume nous dévore.

Je n'ai pas oublié. Leurs mâts sont si hauts... En passant, ils déchirent le ciel.

Derrière, il n'y a que du blanc.

Voir cela, et survivre. Les gens du Sud, qui m'ont accueilli jadis, n'ont pas le droit de se souvenir. Moi, je me rappelle. Un privilège et une malédiction. Aller où les gens ne vont pas. Parler des langues étrangères. Accompagner sans trop de risques les mourants. Je n'ai pas peur. J'ai mes bracelets. Toute ma tête. Pas d'armes, jamais. Pas de cris. À ma naissance, on m'a serré si fort que plus rien ne sort. De cela, je me rappelle aussi. Du bébé hurlant, tout entortillé qui garde en creux, enfoncé dans l'os, l'empreinte des lianes. Une tête qui s'allonge enfin. S'affûte. Au point d'entendre les dauphins dans la baie. Les Men-oui-oui gardent leur eau comme un trésor. Mes parents, c'est ainsi qu'ils conservent leur sang. En fagot serré, concentré. Pour traverser les années.

Plus tard, les vents reviennent. Et nous ramènent un marin. Ils pourraient l'abandonner en un lieu désert, n'importe où, en pleine solitude. Ils préfèrent ça. Nous le confier, parce qu'ils nous connaissent. Peut-être, aussi, pour lui laisser sa chance. L'affaire est rondement menée. Un aller-retour du canot. Des mots qui sonnent faux. Des sourires gênés. Sans attendre, ils posent leurs présents. Un calicot un peu rêche. Un *tamioc*. Pressés de conclure. De s'en débarrasser. Le malade ? Trop faible pour protester. L'équipage est satisfait. Les hommes poussent puissamment sur leurs rames. Beaucoup, soulagés, lancent des plaisanteries. Ils pensent qu'on va le cuire.

Non. L'homme blanc est mauvais.

Et puis les Têtes-pointues ne mangent pas de viande. C'est le plus sûr moyen. De se garder, de continuer. Le *whale-boulouk*, malgré sa taille, montre l'exemple. Lui, n'a que deux dents, deux dents pas plus. De quoi brouter les herbes au fond et résister longtemps à l'usure du sable.

Pour une fois, on m'a fait confiance. Je l'ai pris avec moi. Le marin a guéri. Les dauphins ont éteint son feu. Depuis, il a peur d'eux. Et du frère que les dieux m'ont donné. Aux yeux des autres, je l'ai sauvé, j'en suis responsable. Moi seul, d'ailleurs, peux dire son nom. *Paunchy Billy*. Toute la tribu en est persuadée, si je relâchais un tant soit peu ma vigilance, le

feu en lui pourrait reprendre. Le Man-oui-oui l'a bien compris. Il se tient tranquille. Pas d'outils pour lui, pas de haches. Des conseils utiles. Un bouclier comme une bénédiction. Billy négocie pour nous les tarifs du santal ou des vers de sable. Il n'a pas son pareil pour les calmer, ces braillards. Ceux qui ne veulent pas de l'eau du navire. Qui échangent le soir leurs caresses contre des clous ou de vieux couteaux.

Les tas de bois diminuent. Ils finiront par disparaître. Les forêts n'ont plus rien à offrir. Les *beachcombers* se renfrognent. Ils tirent des coups de pistolet en l'air, ils alignent sur la natte leurs richesses, ils comptent. Rien n'y fait. Le santal est têtu. Il pousse lentement. Au moins autant que moi. Et reste aussi mince.

Au début, Billy est comme tout le monde. Il me prend pour un enfant. Et cependant, il voit bien que je parle au *boulouk*. Que j'ai sur l'eau mes sentiers. Je l'incite à venir, à effleurer le plus souvent possible leurs ailerons. Comme ça, il n'y pensera plus. À Liverpool. À la prison. Il s'accroche aux deux bords du *waka* et ne veut pas plonger ses yeux dans les profondeurs.

Billy a blanchi. Un mal sournois s'est emparé de lui. Le même qui les tue tous. Les gens de chez nous. Les mères dans la montagne. Les Men-oui-oui et les Espagnols. Billy s'est courbé. Il boite un peu. Se trompe sur tout. Bute sur les mots. Mélange la langue des Blancs et le bichlamar. L'homme est solide, mais va moins vite. Pour marcher, pour manger. Pour comprendre. Quelques-uns lui ressemblent. Ils ont ses cheveux, sa force. Ses mèches d'avant la vieillesse. Une part de soleil qu'il a su transmettre à tous ses descendants.

L'ère des vers de sable est passée. Sans bois, les Men-oui-oui sombrent dans la folie. Certains creusent au hasard, aussitôt arrivés, ou font tourner interminablement des coupes dans le courant. Ils poussent des cris quand la lumière accroche au fond du plat des parcelles dorées. Piètre nourriture. Rien qu'on puisse par le sang transmettre, comme Paunchy Billy. Et puis la poudre brillante est bien trop légère. Elle ne remplit pas leurs estomacs.

En paix depuis des lustres. *En paix...* On n'ose à peine y croire. D'un doigt hésitant, les tout-petits apprennent l'histoire. Tracent de l'index des arabesques sur la terre fine. Les femmes martèlent l'écorce. Certains pensent que les Men-oui-oui nous ont oubliés. Les cyclones coulent autant de navires qu'il en arrive à la saison. Jamais cet océan n'a aussi peu mérité son nom.

Par politesse, on se fait un devoir de les ramasser. Des fruits bizarres. Pâles, visqueux, élastiques. Une autre sorte de récolte. Quand la tempête a tout haché menu, on les trie. Les corps d'un côté, brossés par le ressac. On les emporte là où je dors, un peu à part avec Billy. On voudrait les enfouir profond. Pour ne plus les voir. Les cacher dans la terre, à l'envers du monde. On implore les dieux. On dit les prières. Le temps que la forêt repousse. Mais les Men-oui-oui viennent de trop loin. Ils n'écoutent pas les dieux.

Crépuscule. Je regarde.

L'air rose. Je souris.

Parfois le vent accorde un cadeau. Billy a repéré l'objet avant nous. Une charogne entre les remous. Il l'appelle *chien*. Comme si ce mot-là avait du pouvoir. Qu'il pouvait lui redonner vie. Trop tard. Chien est gonflé. Il flotte, pattes écartées. Il pue. D'un geste décidé, Billy le dépose sur la grève, lui crève les entrailles, fouille la chair rouge, repère chaque vie collée, chacune dans son petit sac. Tous les bébés sont morts. Sauf un. Billy lui donne son souffle, bouche contre bouche, en lui poussant de l'air dedans, en le forçant. Il le presse contre lui, le tourne et le retourne, avant de courir, de prendre le chemin secret en quête d'un sein compatissant.

Ainsi le chien grossit. Il a de bonnes dents. Gare ! Billy a son *whale-boulouk* maintenant. Un compagnon pour le guider. Souvent sa mère d'adoption le réclame. Billy la renvoie d'un geste. Elle insiste. Ne l'a-t-elle pas nourri ? N'a-t-elle pas elle aussi contribué à réveiller son

esprit ? Sauvé des eaux, Chien a un regard d'homme. Il n'est pas peu fier de veiller sur Billy vieillissant. Sur le rire clair des filles cachées dans leur village.

Les Fils de la mer sont jaloux. Ils ronchonnent, préparent leur vengeance. Il y a des règles, vous comprenez. Le chien de Billy se croit tout permis. Fatale erreur. Chien a présumé de ses forces. Il ne réfléchit pas. À la vue de son maître, il s'emballe. Marche sur la mer. Nage jusqu'au *waka*. Les squales s'en délectent. En son honneur, ils dansent. Goûtent à leur frère terrestre, à la chaleur du lait qui s'attarde. N'en déplaît à Billy, cette viande leur revient. À tous, crabes, poissons, requins, la tempête verse un tribut. Le tout réparti en minuscules bouchées. Ensemble un temps, puis séparé. C'est le pacte. Et la parole des hommes n'y peut rien.

Billy ne me parle plus.

Sous mon dos, le sol bouge. Sur le chemin de la montagne, les filles trébuchent aussi. Elles s'effraient du bruit. Des vagues. Le monde va-t-il finir ? L'océan devient noir. Des fumées obstruent l'horizon. Il n'y a plus de place dans les rêves de Billy. Moi, je regarde. Simplement je regarde. Les saisons. La houle. Les hommes qui passent et grandissent. Avec la poussée de fièvre des volcans, d'autres chiens sont venus. Chacun bien à l'abri dans son petit sac — bonnet, chaussette, chaussure, chapeau — sans main pour les tirer de là et leur donner le souffle.

Ils n'ont plus rien à voler ici. Alors ils nous prennent, nous. Les cases brûlent.

Les survivants rejoignent les rivières, entrent dans le grand *waka*. Dedans, les Men-oui-oui nous rangent. Pour nous manger plus tard. Ou nous vendre à d'autres. Ils nous clouent sur les murs pour nous attendrir. Et nous laissent là, couchés, à baigner dans nos fluides. Le *waka* est si vaste. On pourrait y mettre le monde et refermer en attendant des jours meilleurs.

Le *whale-boulouk* s'agite. L'air sent la pierre-ponce. « C'est notre faute », se désole la tribu. Nous aurions dû l'abandonner. Ne pas nous obstiner à sauver cette épave. Ils n'ont pas tort. Billy éructe. Les attire avec sa grosse voix. Les Men-oui-oui ont trop de mots en eux. Une boule qui bout dans leur poitrine. Un pus qui ne s'écoule pas. La lave au moins brille dans la nuit. Elle se solidifie au contact de l'eau et agrandit les îles.

Faut-il que je reste ? Mon rôle n'est-il pas d'attendre l'éclair final, le séisme ultime ? Pas la douceur, pas le déferlement du flux. Le futur. Cet effacement inéluctable. Marée après marée, chaque grain lavé, lissé, remis en place, avant qu'un nouveau navire ne plante son hameçon dans le sable. Que se passe-t-il ? Nous n'en savons rien. Des récits nous parviennent. Des bribes de combat. Problème : nous ne sommes plus des guerriers. Nous pouvons, à l'occasion, diriger une balle de fronde vers sa cible. Mais nous avons désappris. Comment faire la guerre. Comment résister.

Rien ne peut durer et continuer à voir. Il ne faut pas que mon œil se ferme.

Alors j'écris. Comme je parle ou je respire. En m'arrêtant souvent.

Cette faculté, je la dois aux *blackbirders* et aux baleines. À Billy et à Naïtani.

Grâce à eux, je vais où bon me semble. Je voyage dans l'avant aussi loin que je veux.

Ces temps-ci, j'ai beau prêter l'oreille, je n'entends plus. La clameur des volcans. Le cri des albatros. Les oiseaux sont muets. Je les sens là-bas, perchés au bord du gouffre. Leur ramage indécis.

Et puis plus rien. Tout s'interrompt brusquement, se replie. Je ne sais plus où j'en suis.

Tout rétrécit.

La barre du récif se rapproche.

Ce matin, c'est le jour d'avant la fin.

La pirogue double est arrivée. Presque aussi haute que celle des Men-oui-oui. Elle vogue vers Opao, les *Loyalty* et la Grande Terre. Puis s'en ira, plus bas, vers la naissance du soleil. Ils sont tous là pour l'attendre. Les femmes de la montagne, les enfants blonds, les fils de Billy. Moi aussi. Il faut bien que quelqu'un regarde — et se souvienne.

Des hommes massifs. Leurs pieds s'enfoncent profond dans le sable. On les dirait sculptés dans le roc. Et aussi noirs que lui. Nous avons brandi cette branche qui, dans la langue, veut dire *ami*. Billy ne voit plus très bien. La différence entre le grand *waka* et cette pirogue royale. Cette proue qui se relève en lames, et nous salue. Il les insulte d'une voix sourde. D'une voix de chien, qui n'a plus de sac ni de souffle.

Pour marquer leur passage, les voyageurs amènent un galet. Un bloc qu'ils portent en chantant au lieu précis où les pierres se dressent. Moi, je reste sur le rivage. Le regard levé. En silence. Qu'importent la procession, les colliers. Les gens qui se reconnaissent malgré la distance. Je guette la présence. Celle qui n'est pas descendue sur la plage. Ça n'a pas de forme. Une larve qui rampe. Avance à la force des bras. Je ne fais aucun bruit, mais elle m'entend quand même. Elle me fait signe. M'invite. Me voici face à elle. Je me rappelle les sons. Les mots d'avant. Les serments prononcés jadis sur les dalles. Ils sont inutiles. Ses bras m'appellent. Je m'abandonne aussitôt. Je me fonds dans son étreinte. Ses doigts trouvent sur ma tête l'emplacement de l'os. Les vrilles sculptées. Cette excroissance du crâne qui fuit vers l'arrière, se libère de ses liens. La prêtresse est vieille. Elle est aveugle. Ne voit bien qu'à tâtons dans l'eau et dans les étoiles. Elle qui ne peut se tenir debout, maîtrise à la perfection pourtant les caps et les courants.

Elle sait.

L'heure est venue pour nous.

Alors le lendemain, elle tisse pour moi seul la route qu'il nous faut suivre. C'est un plan fait de fils, avec des nœuds pour chaque île. Des points-repères, des lignes. *Suis-les, mon fils. Rejoins-nous*. Elle m'encourage du geste. *Trouve pour eux la terre du Long-Nuage*. Les voyageurs, furieux, nous séparent. Ils ne veulent pas qu'on discute. Nos frères ma'ohi cachent leurs trésors. La Femme-qui-voit-dans-le-ciel. Et surtout leur destination finale. La dernière île. Le pays aux *tikis* de jade, aux oiseaux géants. Ça y est. La coutume est close. Ignames et tortues jonchent le pont, jetées. De cocos leur pirogue déborde. Trop de paniers pour marcher droit, tenir la barre, virer de bord. Ils s'éloignent. Le vent gémit. La terre se plaint.

Je n'arrive plus à dormir.

Des disputes éclatent. Les fils de Billy sont venus voler la carte dans mon *fale*. Maintenant les fils sont rompus. Pas de *waka* assez grand pour nous emmener loin d'ici. Pas de tête assez vaste pour contenir le ciel. Condamnés à rester. À subir. Il suffirait de pas grand-chose. Que les autres nous laissent enfin tranquilles... Est-ce trop demander ? Qu'ils ne prennent pas toute la place ? Certains portent les mêmes signes. Des croix plus petites. Des épées plus courtes. Ils parlent d'un nouveau dieu. Troc ou *moni*. Cash ou Christ. C'est son nom. Ceci contre cela. Que deviendrons-nous quand nous n'aurons plus rien ? Quand nous ne serons plus rien que des corps suants ? Des souffles. Je n'entends plus les oiseaux. J'écoute ceux qui sanglotent, mes frères de corde, sous le nombril du grand *waka*, sans mots, sans fierté.

J'essaie de me rappeler. Des guerres d'avant les guerres. Est-ce ainsi que tout finit, quand trop d'hommes parcourent la terre ? D'anciens peuples sous le soleil. D'autres qui les effacent. Le sang devient sourd un jour. Il passe et ne pèse pas.

Billy s'est réveillé. Cette fois, il est prêt à en découdre. Il a ses armes à lui, ne riez pas. Ce qu'il sait des marins, de leurs ruses. Les flèches-assommoirs dont il se sert pour les poissons. Le vieil homme n'a-t-il pas vaincu la fièvre ? Il ne craint plus rien. Il va leur prouver. Comment se bat un gars de Liverpool.

Les rodomontades de Billy ne m'impressionnent pas. Les Men-oui-oui sont organisés. Ils savent ce qu'ils veulent et comment l'obtenir. Je pourrais reconstituer la carte, partir à la suite

du pilote et de leur prêtresse vers Opao ou Aotearoa. Mais nos pères ont oublié l'art du *tavaka*. Ils ne lisent plus la couleur de l'eau ni le vol des pluviers. Leur navigation se limite à des visites familiales. Ils ne perdent pas la terre de vue. Ils n'affrontent pas le grand vide. Quitter les montagnes, les fumées familières, le sol qui rue et gronde en sourdine leur arrache le cœur. Quand j'ose prophétiser, on me traite de fou. Les Têtes-pointues n'ont plus la parole. Leur âge est passé, comme celui du santal ou des vers de sable.

Sur un point je tombe d'accord avec Billy. Je ne vais pas les laisser. Que la guerre soit. Que le sang coule. Advienne que pourra. Les dauphins ne comprennent pas. Ils proposent de nous emmener. Deux baies plus loin. Proposition généreuse et... risible ! Même à dix baies ou à cent, les Blancs seront là. Le *whale-boulouk* a une solution. Quand je plonge assez profond, il me prend dans sa danse, et nous remontons lentement, tête en haut, en tourbillonnant. Le froid me fait du bien. Je ne sens plus mes pieds. Les mauvais rêves aussi s'apaisent. J'oublie que je dois respirer. Bien voir, surtout. Me tenir droit.

Les Têtes-pointues n'ont aucun mérite.

Ils retiennent tout sans effort et vivent plus longtemps que les arbres.

La saison des souffles. La dernière. Les ignames sortent du sol. Aussi chevelues que les hommes. Aussi fragiles. Dans la baie, chaque baleine expulse une vie de plus. Un corps fuselé. Une flèche. Cet autre moi qui part de moi. Qui, infailliblement, monte vers le soleil.

Billy a réuni ses fils. Prodigué des conseils en *pidgin English*. Promené sa grosse main sur leur crâne pour les bénir. Un jour, comme Billy, j'irai en prison. J'ai confiance. Le monde est plein de portes. J'écrirai mon histoire pour mes juges. J'aurai redessiné, ligne après ligne, la carte de l'aveugle. *Blackbird*, *Darkie*, Fidély..., j'aurai parcouru tous les fils d'Anatom à Port-de-France. Et je repenserai à la dernière saison. Avant que les Men-oui-oui nomment à nouveau le monde et dispersent nos rêves.

## Glossaire

**Aotearoa** (du māori *ao*, nuage ; *tea*, blanc ; *roa*, long) : pays du Long Nuage blanc, nom autochtone de la Nouvelle-Zélande.

**Anatom** (ou Aneityum) : 1. Terre la plus australe de l'archipel vanuatais. Comptoir où s'était d'abord établi James Paddon en 1844 (en réalité, sur l'îlot Inyeuc, à l'emplacement de l'actuel aéroport), rejoint plus tard à Tanna par son épouse kanak, Naïtani.

**Beachcomber** (mot anglais, ratisseur ou peigneur de grèves) : aventurier des mers du Sud qui cherche à s'enrichir rapidement en développant des activités commerciales plus ou moins violentes ou illicites (bois de santal, concombre de mer, traite d'êtres humains).

**Bichlamar** (du portugais *bicho do mar*, « bête de mer » devenue, en français, « bêche » ou « biche » de mer) : pidgin à base lexicale anglo-saxonne parlé au Vanuatu (ex-Nouvelles-Hébrides). Autres graphies : bichelamar ou *bislama*.

**Blackbird** (oiseau ou merle noir) : désignation péjorative des Océaniens victimes de trafics d'esclaves au XIX<sup>e</sup> siècle.

**Blackbirders** : recruteurs sans scrupules qui raflent, séquestrent puis asservissent les insulaires du Pacifique Sud. Ce travail forcé (notamment, dans les champs de canne à sucre du Queensland) prend parfois la forme de contrats de travail aux contreparties dérisoires, souvent restées lettre morte (pas de salaire versé, pas de rapatriement final). Le *Kidnapping Act* (1872) tentera, en vain, de mettre fin à cette barbarie.

**Branche qui, dans la langue, veut dire *ami*** : *Cordyline fruticosa*, nommée aussi *wājiti* (parole d'homme) par les gens de Ponérihouen (Jacques Barrau, Yale University, 1965). Don des dieux pour survivre aux famines, censée éloigner le malheur, la cordyline (*ti* ou *auti* en reo ma'ohi) était emportée dans les pirogues lors des migrations. Syn. : épinard hawaïen, roseau des Indes, ti-plant, foulard.

**Darkie**, de l'anglais *dark*, sombre (sens propre) ; secret, mystérieux (sens figuré) : noiraud, moricaud. Sobriquet, plus ou moins « affectueux », que donne Billy à Fidély.

**Fale** ou **fare** (paronyme commun à plusieurs langues du Pacifique) : case, maison.

**Loyalty (Islands)** : baptisées d'abord Britannia (en hommage au navire éponyme commandé par William Raven, premier cartographe connu des îles Loyauté, 1793-1796), puis ainsi nommées, à partir de 1827, d'après le nom d'un ancien baleinier (le *Loyalty* ou le *Loyalist*, capitaine : Jethro Daggett) qui y aurait fait escale entre 1789 et 1790.

**Man-oui-oui** (sing.), **Men-oui-oui** (plur.) : appellation humoristique des Français — voire des Européens au sens large (à rapprocher de *yes-man* ou de *yea-sayer*). Personne faussement polie, qui affecte une sincérité et une gentillesse de mauvais aloi.

**Ma'ohi** (gentilé invariable) : Maori originaire des îles polynésiennes.

**Moni** (transcription de *money* ou monnaie) : argent, valeur d'échange.

**Opao** : ancien nom de la Grande Terre. Cf. Joseph Julien-Laferrière, *Rapport au contre-amiral Dupetit-Thouars*, 7 mai 1844 (CAOM, carton 29, Océanie) : « Je convoquai donc MM. les officiers du *Bucéphale* dans ma chambre, où étaient déjà réunis les chefs d'Opao. »

**Papalagui** : Roman à succès d'Erich Scheurmann publié en 1920 et constamment réédité depuis (Pocket, 2004, trad.D. Roudière). Touiavii, chef de la tribu de Tiavéa (Samoa), y décrit, au retour d'un voyage en Europe, les mœurs étranges de l'homme blanc.

**Paunchy** (du français *panse*) : ventru, bedonnant.

**Port-de-France** : nom officiel de la ville de Nouméa entre 1854 et 1866.

**Schifano (Jean-Noël)** : écrivain français né en 1947 à Chambéry, traducteur d'Umberto Eco, directeur de la collection « Continents noirs » aux Éditions Gallimard.

**Tamioc** : de l'algonquin *tomahawk*, hachette.

**Tavaka** (terme wallisien) : 1. Instinct qui pousse à quitter son île d'origine pour partir à la découverte de nouvelles terres. 2. Par extension, art de la navigation en haute mer.

**Tête(s)-pointue(s)** : « La déformation artificielle du crâne des nouveau-nés est une antique tradition universelle. De l'Europe aux Amériques en passant par l'Afrique, l'Asie, l'Océanie, aucune région n'échappa au modelage crânien. [...] La force *animique* [...] présente dans la tête est perçue comme une puissance bénéfique qui — correctement stimulée et domptée (n.d.a.) — procure autorité et vitalité à celui qui la détient. » (Jérôme Thomas, université de Montpellier, 2017) Coutume observée aux îles Banks.

**Tiki** (du tahitien *ti'i*, homme-dieu) : représentation humaine sculptée de façon stylisée que l'on trouve en Océanie sous la forme d'une statue ou d'un pendentif, souvent en jade ou en os. (Source : Wikipédia)

**Ver(s) de sable** (hyperonyme couramment utilisé par Fidély) : échinoderme réputé aphrodisiaque dans la pharmacopée chinoise. Syn. : concombre de mer, bêche-de-mer, trévang (mot malais), holothurie.

**Waka** (mot māori) : pirogue. Dans la région, on trouve également *vaka* (îles Cook) ou *va'a* (reo mā'ohi).

**Whale-boulouk** (de l'anglais *whale*, baleine et *bullock*, bœuf) : vache marine, dugong.

## Eh l'autre ! Y's'prend pour qui ?

Papou

Nos maisons, celle de Lafa et la mienne, donnent sur la rue. Comme les dix maisons alignées là, elles sont roses, elles ont un étage avec les chambres, et la pièce du bas ouvre sur la terrasse et un bout de jardin. C'est bien. On connaît pire.

Avec Lafa, on ne se quitte pas. On le voudrait, on ne pourrait pas : le même âge, le même collègue, la même classe et des maisons voisines. Nos parents travaillent, on nous dit que c'est une chance, alors nous profitons des mêmes garderies, des mêmes centres aérés, des mêmes activités sportives. Ce n'est pas ma faute s'il aime le rugby et la natation comme moi, non ? Avec Lafa, on est comme deux frères. Il y a toujours un moment où, bien que nos parents aient tout organisé au mieux, nous nous retrouvons seuls et nous en profitons un peu. Enfin, nous en profitons, car depuis quelques semaines les choses ont changé et ça ne nous plaît pas du tout. Nos maisons sont proches, mais pas vraiment voisines. Entre chez moi et chez Lafa, il y a une petite rue étroite qui mène à une grande maison noyée dans les buissons, les arbres et les herbes folles. Avec Lafa, nous allions jouer souvent dans cette jungle. On y mangeait des mangues, des litchis, mais on n'en rapportait jamais. C'était notre forêt, notre secret, rien ne devait transpirer. La maison était vide, mais on n'y entrait pas, on n'essayait même pas. Le vieux s'était pendu et il se racontait qu'il traînait encore chez lui, prêt à s'attaquer aux intrus, alors on se contentait du jardin.

Il y a quelques semaines, plusieurs camions sont arrivés. Pendant que des ouvriers s'occupaient de la maison, d'autres redressaient les clôtures, plantaient du grillage, alors que des jardiniers élaguaient, taillaient, désherbaient. Notre jungle est devenue un parc. Nous sommes allés un soir constater les dégâts. Les jardins de la mairie ! Il ne manque que les poubelles, les bancs, les pancartes interdisant les chiens, même en laisse. Où sont les balançoires et le toboggan ? Avec Lafa, nous avons posé nos vélos contre la palissade. Plus de brousses pour les cacher. Nous avons fait quelques pas sur du gravier tout neuf. Le lendemain, un portail fermait l'accès. Nous n'avons pas posé nos bécanes, nous nous sommes contentés de slalomer sur ce semblant de route. Deux ou trois jours plus tard, nous avons dû nous plaquer le long du mur. La voiture qui s'avavançait tenait toute la rue. Le type au volant, d'un appel de phare, nous intimait l'ordre de nous ranger. Le portail s'ouvrit tout seul. À l'arrière de la bagnole, derrière les vitres fumées, j'ai bien vu des cheveux blonds. Un garçon de notre âge. Il ne nous a même pas regardés. « Purée ! a grommelé Lafa. Sa Majesté dérogerait, si elle saluait la valetaille. Fi, les vilains, ôtez-vous de mon passage ! » Après cette pompeuse déclaration tirée tout droit des cours de Monsieur Hennegraf, Lafa enfourcha sa bicyclette et cracha dans le sillage du carrosse royal.

La grosse limousine, son chauffeur aux lunettes noires et le garçon passent chaque matin, lorsque nous partons pour le collège, et reviennent chaque soir, en même temps que nous. Le passager, maintenant, pourtant un enfant du quartier, va à l'école ailleurs. Notre collègue n'est sans doute pas assez bien et les mômes du coin pas fréquentables. Installée à l'arrière, Sa Majesté nous ignore. La silhouette aux cheveux blonds reste immobile, pas le moindre geste ni le moindre mouvement de la tête. Nous avons essayé un signe de la main, un simple salut les premiers jours, en pure perte. Nous sommes donc passés aux tirages de langue et gestes injurieux, mais que ce soit de la part du chauffeur ou de son auguste passager, aucune réaction. Nous restons transparents, invisibles et vexés.

Les vitres teintées ne permettent qu'une image floue, nous aimerions voir la tête qu'a vraiment M<sup>o</sup>ssieur le Prétentieux. Pour ça, nous avons monté un « piège à con », comme dit Lafa. Ce jour-là, pour rentrer du collège, nous n'avons pas traîné. Les vélos posés en vrac devant le portail. Nous, planqués le long de la clôture. La voiture a dû s'arrêter. Le chauffeur est descendu, braillant quelques injures, mais laissant sa portière ouverte. Pendant qu'il

écartait nos bicyclettes, nous avons foncé, téléphone — fonction photo — à la main. Enregistrée, la tête du mec. Complètement surpris, il est resté figé les yeux grands ouverts. Nous, nous avons filé, contents d'avoir réussi notre coup sous les insultes du chauffeur. Nous n'avions qu'une crainte : qu'ils confisquent nos vélos pour nous punir. Nous y sommes donc retournés à la nuit tombée. Soulagement. Les bécanes étaient là, intactes.

Soyons francs, les photos ne sont pas terribles, mal cadrées, floues, avec une mauvaise lumière, mais on voit sa tête. C'est ce qu'on voulait, non ? Son Altesse n'a rien de majestueux. Les cheveux blonds, mais raides, la tronche maigre, le nez long, étroit, pincé, la bouche petite, la lèvre pendante. Rien de bien joli. Mais ce sont ses yeux, surtout, qui nous ont fait marrer. Écarquillés. Le hibou d'un dessin animé ! Lafa se passionne pour l'histoire, moi pour les sciences-nat. Le nom m'est venu tout seul : le Grand-Duc. Voilà le surnom dont notre voisin secret a hérité. Nous ne sommes que deux à rigoler de sa sale tronche. Comment en faire profiter les copains ? Quand Youp, mon chien, a disparu, avec mon père, nous avons fait des affiches. J'avais l'air intéressé, le paternel m'a donné un cours. C'était un peu long et plutôt sérieux. J'ai eu droit aux explications, à la démonstration et aux travaux pratiques ! Récupérer la photo, trouver titre et commentaire, imprimer les affichettes c'était dans mes cordes. Scotcher les tracts sur quelques poteaux du quartier ne réclama que peu de temps. « Pourvu qu'il ne pleuve pas cette nuit ! » ai-je rigolé en quittant Lafa. En gros et en rouge : *Inquiétante disparition* ; La photo ; Le texte : *Son Altesse Royale le Grand-Duc Théodule a disparu depuis deux jours. Prévenir la gendarmerie ou le...* Nous avons mis un numéro bidon, déçus, car le vrai, on ne le connaissait pas. « Ça marche ! » m'a dit Lafa quand je l'ai retrouvé sur le chemin du collège. « Les gens s'arrêtent. » Ouais ! Élèves ou parents, certains s'arrêtaient, lisaient. Certains discutaient en repartant. Personne ne riait. « Théodule, pourtant, ça devrait les faire marrer, non ? grognai-je. T'en connais, toi, des Théodule ? » En regardant l'affiche, la dernière, celle près du collège, je dus reconnaître qu'elle était plus inquiétante que drôle.

Le soir, après la classe, nous n'avons revu aucune de nos affiches. Lorsque la voiture est rentrée, la vitre s'est baissée à hauteur de nos jardins. Elles nous ont été restituées, froissées, déchirées accompagnées d'un « Minables petits merdeux ! Vous ne pouvez pas nous foutre la paix ? »

« Il le prend comme ça ! Le Grand-Duc de mes fesses va voir de quoi sont capables les petits merdeux ! Demain, le carrosse devra s'arrêter. »

Lorsque la voiture est proche du portail, une petite lumière s'allume sur le pilier de gauche. Parmi les outils de Papa, j'ai repéré un scotch opaque, il est isolant, en plus, mais ça, on s'en fiche. Collé sur la petite fente lumineuse en double épaisseur, le ruban adhésif a fait son office. Le portail a refusé de s'ouvrir, le chauffeur est descendu, mais a pris soin de refermer la portière, il a arraché notre piège. En remontant dans la voiture il a haussé les épaules il a crié : « Ce n'est pas Théodule, il s'appelle Frédéric. P'tits cons ! » Il sait qui nous sommes, où nous habitons. S'il en parlait à nos parents, pas sûr qu'ils apprécieraient. N'empêche, on aimerait en savoir plus sur le « passager mystère ». Nous nous sommes lancés dans une étude approfondie de la clôture. Devant, c'est une palissade assez haute, opaque, infranchissable, mais surtout bien visible depuis nos maisons ; sur les côtés, c'est un grillage solide à larges mailles. L'escalade en paraît facile. Pas de barbelés, pas d'électricité. Quelques bâtons tests nous l'ont révélé. Deux grimpettes à des endroits différents nous ont permis de mieux voir la maison et une partie du jardin sans déclencher d'alarme. Nous n'avons vu ni entendu de chiens. Sa Majesté tient à sa solitude, mais se contente d'une sécurité minimum. Il ne nous reste plus qu'à préparer l'expédition. Le prof d'EPS est absent, c'est la dernière heure. Nos parents se sont fait un peu prier, mais ont signé nos autorisations de sortie. Nous avons donc le temps de contourner la propriété, d'escalader la clôture et de nous trouver un poste de guet, avant l'arrivée de notre cible. Nos téléphones sont chargés, mode appareil-photo, j'ai emporté mes jumelles et nos tenues, vertes et brunes, sont un parfait camouflage. Lafa voulait qu'on se maquille, des traces noires, comme au cinéma. J'ai trouvé que ça faisait beaucoup. Les

casquettes de chasse de nos pères suffiront. Nous étions installés derrière un massif d'hibiscus à une vingtaine de mètres de la maison quand la limousine est arrivée. Elle s'est arrêtée près de la terrasse, nous offrant un angle impeccable ; vision sur la portière arrière droite. Le chauffeur est descendu, est allé ouvrir. « Ah ! La chochette ! a ricané Lafa, M'onsieur attend qu'on lui ouvre ! » La portière ouverte, personne n'est sorti, c'est le chauffeur qui s'est glissé vers l'intérieur. Il est ressorti tenant le Grand-Duc dans ses bras. Les yeux immenses, écarquillés, plus de cheveux blonds, mais un bonnet bleu, pas un mouvement. Une femme est sortie de la maison, poussant un fauteuil roulant.

Je n'ai pris qu'une photo, une seule, je n'arrive pas à l'effacer, à l'oublier. Lafa et moi allons faire du vélo au parc, nous ne slalomons plus dans l'allée entre nos maisons. Depuis l'expédition, deux fois, nous nous sommes trouvés à hauteur de la voiture. Nous avons fait un petit salut de la main sachant qu'il n'y répondra pas. P'tits cons, sales petits merdeux, c'est comme ça qu'on se sent, même pire. Maintenant on sait, mais comment réparer ? Si vous avez une idée...

# Invasion

Roland Rossero

1813 – Nord de la Grande Terre.

L'épave de la goélette gît sur son flanc bâbord. Cela fait plus d'un mois que la tempête l'a précipitée sur le récif. Au moment de l'échouage, le grand mât arrière s'était brisé sous le choc, allié à la force des vents. Seul le petit mât de misaine, bien qu'étêté, avait gardé un semblant de verticalité, contrariée par la gîte de plus en plus forte du navire. Une frange corallienne, affleurant à marée haute, a maintenu cette coquille dans un équilibre précaire. Les voies d'eau, nées du naufrage, ne l'empêchent pas de se maintenir en surface. Pour le moment.

Et depuis, sur cette épave, trois autres, humaines celles-ci, tentent de survivre. C'est tout ce qu'il reste de l'équipage des douze marins du départ. Cinq avaient été happés par les monstrueuses déferlantes et quatre des rescapés avaient tenté leur chance en nageant vers le rivage, une fois le calme revenu. Les trois survivants restés à bord ne les ont plus revus.

Marins est un mot bien noble pour désigner ces trois rescapés. Ils font plutôt partie de la grande confrérie des *beachcombers*, les écumeurs de plages. Une mauvaise troupe souvent constituée de parias, de déserteurs ou de mutins traînant dans les ports du Pacifique Sud.

Bien que faibles, deux sont encore décidés et ont fini de confectionner un radeau de fortune pour rallier la terre, à leur tour. En récupérant à bord un bout du mât de misaine ainsi que des morceaux de bois brisés, gorgés de sel et d'eau. Pour cela, ils ont retrouvé, dans ce chaos, des outils que la mer n'avait pas emportés. Ce travail les a aidés à combattre la faim, l'ennui et l'angoisse liée à un avenir très incertain.

Ils ont épuisé tous leurs vivres, n'ont plus d'eau douce à boire. Il leur faut tenter une sortie, hors de ce pont de plus en plus incliné. Leur espace vital est trop ténu, et le soleil, implacable depuis quelques jours.

Le troisième rescapé passe ses journées à somnoler, voire à délirer sous ce qu'il reste d'une voile d'étai. Blessé grièvement par un espar lors du naufrage, son corps est une gigantesque plaie infectée. Brûlé de fièvre, ses heures sont comptées. Les deux autres ne le nourrissent plus. Besoin d'une ration supplémentaire pour mener à bien leur tâche de menuisier. Par manque de chance, le bateau naviguait à vide sur le retour, lorsque les vents étaient devenus furieux. Les deux coriaces ont raclé à fond de cale tout ce qui pouvait se consommer. La nuit, ils grelottent, moins fort que l'agonisant bien sûr, sous des lambeaux de voiles jadis carrées.

Avant de tenter leur saut vers l'inconnu, le plus débrouillard, celui qui mène les opérations, soigne un furoncle sur la cuisse de son comparse. Un remède de grand-mère à base de feuilles d'une plante mellifère, réduite en une bouillie maturative. La plante séchée se trouvait dans un bocal, caché avec des bouteilles d'alcool dans la cambuse du capitaine. Emporté lui aussi pendant la tempête, il n'en a plus l'utilité. Son sort a été scellé au fond de l'océan. Les deux menuisiers temporaires ont d'ailleurs tout bu dès la mer calmée. Une manière de fêter leur bonne fortune d'en être sortis et de se donner du courage. Pour la suite...

Tout en appliquant le cataplasme, le soignant conforte son camarade.

— Avec ça, le pus va couler... tu vas marcher... pas trop souffrir... courir même... on en aura peut-être... besoin.

L'autre grimace et ne dit rien. Après la remarque de son infirmier improvisé, il pense aux quatre qui ont quitté le bord, il y a... il ne sait plus. Et qui n'ont plus donné signe de vie. Que

sont-ils devenus ? Qu'ont-ils trouvé ? Quels dangers les guettaient ? Sont-ils encore cachés quelque part ? Noyés avant d'avoir touché terre ? Ou tués, pourrissant dans un coin de forêt ? Dévorés peut-être ? Les histoires de cannibales racontées dans les ports fourmillent. Légendes ou vérités ?

Ils ont tiré péniblement le frêle esquif sur la plage. Ils ont goûté le plaisir d'enfoncer leurs pieds dans le sable clair et chaud. Cela faisait si longtemps. Et sont entrés dans une forêt dense qui semble recouvrir toute cette terre dont la longueur paraît immense. Ayant pris chacun une gaffe, ils espèrent accrocher quelques fruits en hauteur et, éventuellement, se défendre.

Ils marchent, se traînent plutôt, depuis une heure, n'arrêtent pas de tourner la tête en tous sens. La paranoïa les paralyse. Ils n'ont pas trouvé d'eau, leurs gaffes s'avèrent trop courtes pour des fruits convoités et leurs bras fatiguent vite. De guerre lasse, celui avec l'abcès s'est rué sur des baies attirantes et violettes comme des myrtilles. Elles avaient bon goût, il s'en est gavé. L'autre, plus méfiant, n'a pas suivi son exemple malgré une faim et une soif tyranniques. Bien lui en a pris, car à présent, le glouton se tord de douleur, une salive épaisse et blanchâtre sourd de ses lèvres. Les mains crispées sur le ventre, il sue désormais abondamment et sa respiration devient sifflante.

Sans état d'âme, le prudent l'abandonne à un trépas douloureux et récupère sa gaffe. Il ne peut plus rien pour lui. Il l'avait prévenu. Il doit cependant boire à tout prix, sinon il va y rester lui aussi.

C'est alors que le ciel exauce son souhait. Le désespéré voit un orage se former au large. De lourds nuages sombres viennent rapidement éteindre un soleil jusque-là généreux. Puis l'eau tombe à seaux. Bouche grande ouverte, l'assoiffé se remplit du plus qu'il peut. La température ayant soudainement chuté, il éprouve un froid désagréable. Trempé jusqu'aux os, il cherche à s'abriter. Il repère un grand arbre porteur de fruits rouges charnus, dressés en drupes. Une possibilité, après la soif, de peut-être se rassasier.

Avec une hauteur excédant les vingt mètres, ce géant présente une ramure épaisse et une frondaison protectrice. Il s'y réfugie, s'adosse au tronc résineux et s'endort.

La malédiction du faux acajou est en marche.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>

---

<sup>1</sup> Le stress est une action naturelle du corps face à un danger. Il s'agit d'une sorte d'héritage génétique que nous ont transmis nos ancêtres préhistoriques ; à cette époque, il fallait réagir rapidement devant le danger, car il s'agissait de vie et de mort. Ce réflexe de survie, produit de l'évolution, est resté ancré en nous. Voici un petit

éventail des actions que notre système nerveux met en place à l'occasion de certaines situations : fabrication d'hormones, accélération du cœur, augmentation de la pression artérielle...

<sup>2</sup> Le *burn out* correspond à un état d'épuisement professionnel. Depuis la fin mai 2019, le burnout fait son entrée dans la classification internationale des maladies de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Cette nouvelle classification appelée CIP-11 entrera en vigueur le premier janvier 2022.